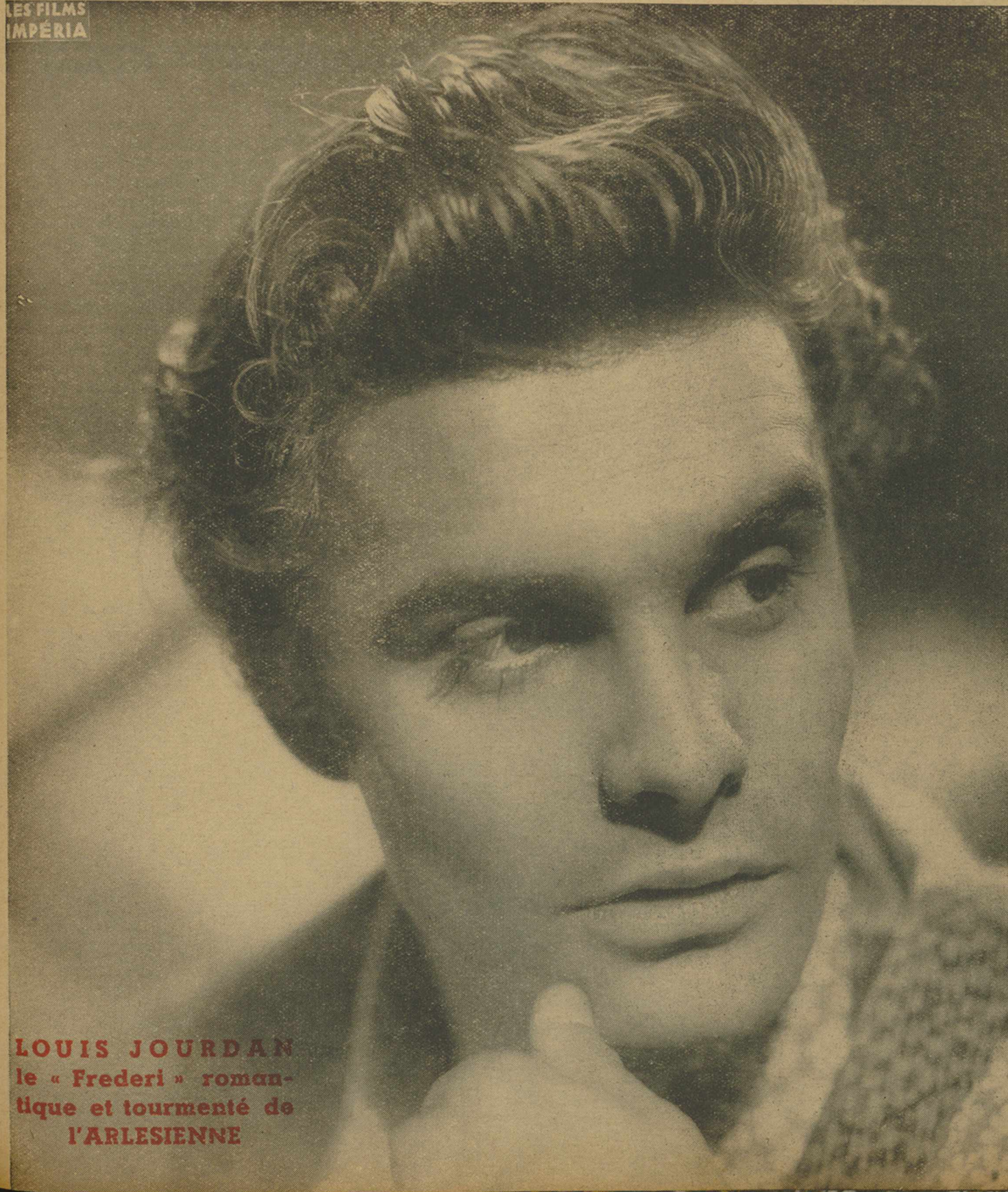


15<sup>me</sup> Année  
TOUS LES  
JEUDIS

# LA REVUE DE L'ÉCRAN

N° 502 B  
4 Juin 1942  
2 francs

LES FILMS  
IMPÉRIA



**LOUIS JOURDAN**  
le « Frederi » roman-  
tique et tourmenté de  
l'ARLESIENNE



## LE TRIUMVIRAT

Une nouvelle révolution vient d'éclater et de se consumer dans le monde du cinéma. Le gouvernement, soucieux de la bonne marche de l'industrie cinématographique dont, contrairement à ses prédécesseurs d'avant-guerre, il a saisi l'importance, vient d'apporter des changements essentiels à la structure de la direction du Comité d'Organisation. En remplacement de M. Raoul Ploquin, directeur responsable et unique, dont la bonne volonté ne fut, certes, jamais prise en défaut, c'est dorénavant un triumvirat qui réglera le cinéma. M. Raoul Ploquin a accompli la lourde tâche de faire renaitre une industrie anéantie par les événements. On doit dire qu'il y a réussi dans toute la mesure des possibilités humaines puisque nous aurons, cette année, une production de 78 grands films.

Mais il convient, maintenant que l'industrie a repris vie, de faire renaitre aussi l'Art cinématographique français, de redonner aux films français l'éclat qu'ils connaissent à juste titre pendant des années. Cette tâche dépasse les possibilités d'action d'un seul homme, aussi énergique fut-il. C'est pourquoi le gouvernement de M. Pierre Laval a doté l'industrie cinématographique française d'un comité directeur composé de trois personnalités, à savoir: Marcel Achard, Roger Richebé et Albert Trarieux. En ces trois personnes, M. Richebé étant à la fois producteur et réalisateur et M. Trarieux — directeur des Usines Lumière et directeur d'une grande firme de distribution, on a donc réussi à grouper des représentants de toutes les activités relevant du domaine cinématographique.

M. Paul Marlon a déclaré que ce comité travaillerait directement sous le contrôle du Chef du gouvernement. Fort de cette autorité, Marcel Achard vient de faire des déclarations qui permettent de croire que, cette fois-ci, il y aura vraiment « quelque chose de changé ». En effet, Marcel Achard vient de dire: « Ma bête noire, c'est la forme actuelle de la censure. Il faut arriver à éviter qu'un producteur ayant déjà tourné, se voie interdire de poursuivre son film. Ce qu'il faut, c'est faire de bons films et non pas des surréalistes d'images à l'eau de rose ou de bâtonnets de guimauve ».

Il ne nous reste plus qu'à souhaiter que les membres du Comité directeur ne soient pas trop pris par leurs occupations personnelles et puissent se consacrer, dans la mesure nécessaire, à leur grande tâche.

Charles Ford.

## BARYTON D'OPÉRETTE GRANDINI

écrit des Scénarios de Cinéma

Le baryton Emmanuel Grandini a de nombreux admirateurs et des admiratrices plus nombreuses encore. C'est que sa voix a été popularisée par Columbia et aussi — nous pourrions même dire surtout — par son interprétation du *Comte de Luxembourg* et du prince Danilo dans *La Veuve Joyeuse*. Mais nous désirons, ici, entretenir nos lecteurs d'une autre activité de ce grand garçon brun dont la carrière évolue de façon très curieuse. Niçois d'origine, Emmanuel Grandini a fait ses études musicales en Italie. Il se destinait primitivement à l'opéra, il débuta d'ailleurs à La Scala, chanta ensuite à Monte-Carlo, à Lyon, à Toulouse. Il interpréta le Méphisto de *Faust*, le baron Scarpia de *La Tosca*, mais se tourna rapidement vers des choses plus légères, vers l'opérette.

Aimant beaucoup le cinéma qui lui a appris le naturel, qualité faisant si souvent défaut à l'opérette, et se sentant une vocation littéraire, Grandini écrit lui-même une opérette *Le Joyeux Veuf* avec de la musi-

que d'Emile Dorveaux et Jean Espiau, dans laquelle il s'efforça de mettre en valeur les qualités de naturel apprises par le cinéma. C'est ainsi que rompant avec la tradition consacrée qui veut que la vedette du spectacle fasse, au troisième acte, son tour de chant Grandini s'ingénia à amener ce tour de chant dans l'action, d'une façon parfaitement naturelle. *Le Joyeux Veuf*, créé à Alger, a remporté un brillant succès, puisqu'il a tenu 22 représentations. Par la suite, en tournée en Savoie et en Haute-Savoie, le succès ne fut pas moins grand.

Avant de repartir pour de nouvelles régions, Grandini a décidé de doubler délibérément son activité de chanteur et de comédien par celle d'auteur. Il a écrit deux scénarios qu'il compte bien faire accepter par un producteur et dans lesquels il tiendra un rôle important. Il espère donc aborder le cinéma aussi bien comme interprète que comme scénariste. Souhaitons-lui bonne chance.

F.



LIRE, EN PAGE 10,  
LA RUBRIQUE  
" CINÉ-CLUB "

## Réponse à René Bizet. S'ADAPTER AU CLIMAT ...

par  
ANDRÉ DE MASINI

Nous avons dit ici la semaine dernière pourquoi nous tenions à insérer l'éditorial de René Bizet, et pourquoi aussi nous tenions à lui répondre. En fait, nous l'avons publié surtout pour avoir l'occasion de préciser notre position, face à une opinion qui n'est pas seulement celle de notre collaborateur. Cela nous est déjà arrivé une fois, justement avec le même René Bizet, à propos de dessins animés, et j'espère qu'il voudra bien n'y pas voir contradiction systématique.

René Bizet veut « trouver des excuses à la faiblesse de la production cinématographique française ». J'ai déjà dit ici, titres en main, qu'il n'y avait, à mon avis, pas à se lamenter autant que le font certains sur cette faiblesse, et je ne vois pas pourquoi, dans la mesure où elle existe, il faudrait à tout prix y trouver des excuses.

Et surtout des excuses d'ordre moral. Passe encore pour les restrictions matérielles et techniques, elles sont flagrantes. Celles d'ordre spirituel, sont des excuses de paresse, ou de mauvaise volonté.

Bénir le contrôle actuel des idées, des situations et des images serait excessif. Mais prétendre qu'à cause de lui, il n'est possible de produire que des navets à l'eau de rose ne l'est pas moins.

Regardons plutôt vers le passé, c'est-à-

dire vers les films tournés avant guerre, et à propos desquels le contrôle cinématographique, a eu à se prononcer. Il y a évidemment



Françoise Rosay dans *La Kermesse Héroïque*, ce chef-d'œuvre sans équivalent...



Le Vieux Moulin, bien que datant de plusieurs années, pourra sans doute longtemps encore, servir de modèle.



Michel Simon et Louis Jouvet dans *La Fin du Jour*.

parmi les interdits, un certain nombre de films de grande classe.

Mais la proportion est au moins aussi importante parmi ceux qui restent. *Les beaux jours*, *La Kermesse Héroïque*, *La Fin du Jour*, *Entrée des Artistes*, *La Maternelle*, *La Mort du Cygne*, pourraient être tournés, si cela n'était fait, à quelques situations ou détails près, peut-être.

On ne fera difficilement croire que l'on ne peut pas s'orienter vers des sujets de cet ordre, parce que l'on nous empêche par ailleurs de produire des *Quai des Brumes*, des *Hôtel du Nord* ou des *Rue sans nom*.

Maintenant, quand René Bizet écrit que « privé de la vision des productions américaines depuis près de deux ans, le cinéaste va de l'avant avec un bandeau sur les yeux » il me permettra de sourire. Nous n'en demandons pas tant. Que le cinéaste français s'inspire de l'esprit et de la technique de *Mr Smith au Sénat*, de *La Chevauchée fantastique*, de *La vallée des Géants*, de *Cette sacrée vérité*, de *Victoire sur la nuit*, de *L'Étrange sursis* ou même de *Toute la ville en parle*, et, en raison du bond de quelques années qu'il aura fait accomplir au cinéma national dans le domaine spirituel et technique, nous lui ferons volontiers grâce des deux ans passés.

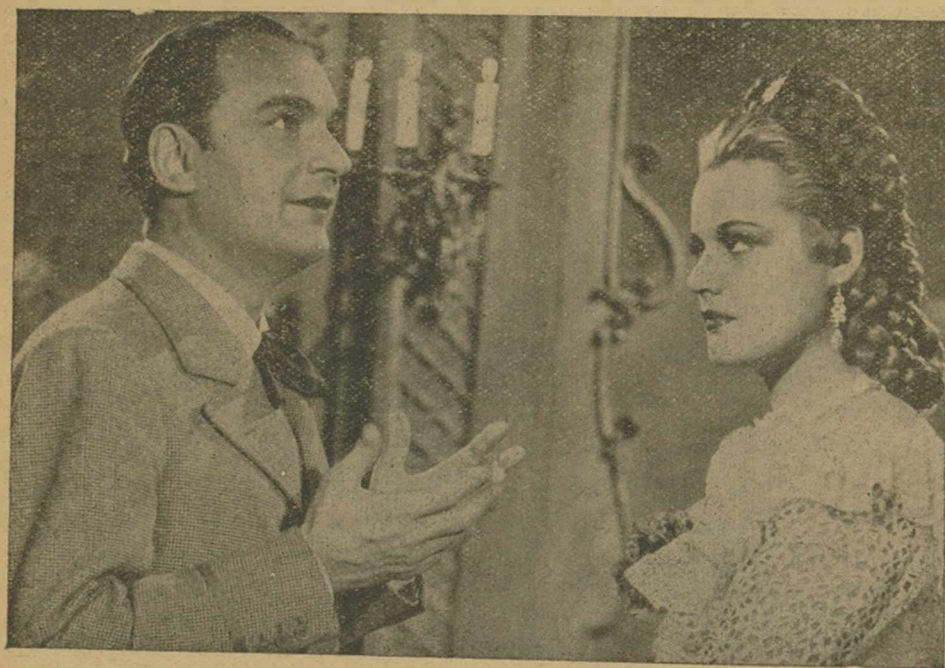
Et quand Bizet pousse sa comparaison jusqu'au dessin animé, qu'il m'excuse d'éclater de rire. Commençons par voir *ensin* des dessins animés français, et après nous songerons à comparer. Pour ma part, je tiens *Le Vieux Moulin* comme un but suffisamment distant sans que nous en souhaitions de plus lointains encore.

Et puis, vraiment, devons-nous être éblouis par l'Amérique à tel point qu'il nous soit impossible de voir ce qui se fait ailleurs? Il est pourtant un pays en Europe qui pro-

(Suite page 10)

# LE MIRAGE VIENNOIS

Il est bien probable que la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ne fut pas toute de sucre et de miel. Ne parlons pas seulement de la France où ce bon vieux temps dut se payer préventivement en 1870; mais du centre même, du sanctuaire de la vie facile qui classiquement est Vienne. Certes Vienne eut ses misères et les histoires de sa cour abondent en sombres aventures. Il y avait là, matière à la plus horrifiante des légendes. Macbeth ou Hamlet pourraient n'être que des bluettes à côté des drames historiques viennois; le peuple lui non plus ne se nourrissait vraisemblablement pas que de pages de musique... Qu'importe, il y eut un courant de vie joyeuse; il y eut quelques bonnes hôtesse, quelques jolies filles, quelques actrices de talent et des acteurs qui n'en manquaient pas, il y eut des musiciens et un surtout qui les résuma tous (encore qu'au moment même le ménage n'était pas parfait entre lui et les autres) : Johann Strauss qui avec les autres Strauss finit dans l'imagination par n'en faire qu'un. Strauss a raconté en musique une vie viennoise, telle qu'elle était peut-être, dans certains milieux, mais sans erreur, telle qu'il la voyait. Sa musique facile, vite retenue, facilement capiteuse comme un vin un peu vulgaire et doux a fait bien plus que tous les grimoires historiques. C'est elle que



Willy Forst, réalisateur et interprète principal d'Opérette, en compagnie de Maria Holst

l'on a crue, c'est sa version de l'histoire viennoise qui fut choisie par l'Histoire avec un grand H (celle que tout le monde connaît et qui se base bien plus sur les réelles légendes que sur les hypothétiques réalités).

Ce fut ensuite une tradition de raconter Vienne sur ce mode. Les querelles n'étaient que de musique, les rois et les princes surtout destinés aux interventions pittoresques et aux amours un peu mélancoliques. On n'a pas craint, d'ailleurs de raconter certains drames, mais aussitôt ils s'estompaient, prenaient des tons d'estampes. Au fond, c'est peut-être l'air de Vienne qui s'accomode mal des tons violents et qui les déteint avant qu'on ait eu le temps de les tracer ?

Toujours est-il, que le cinéma, soucieux d'une si aimable tradition, n'a pas perdu une seule minute pour en continuer la chaîne. L'opérette viennoise s'est prolongée et renouvelée avec lui.

Dans *Le Congrès s'amuse*, on a même vu le tzar de toutes les Russies, grave personnage, s'il en fut, touché et transformé par le mirage viennois et que dire de la petite flûte, adorable reine Victoria, telle que la représentait Madeleine Ozeray dans *La Guerre des Valacs* ?

Des exemples de la sorte, on en pourrait

citer des dizaines, sans parler des opérettes elles-mêmes, transportées, toutes vivantes à l'écran, des *Rêve de Valse*, et autres. On a pris à Vienne tous ses personnages et avant de les avoir épuisés, on en a fait d'autres à leurs images. On a reconstruit ses cafés, ses théâtres, reconstitué ses orchestres et tout cela, avec des matières plus légères, un air plus facile. On a donné une existence à cette « ville de rêve » qui pourrait bien n'être qu'un « rêve de ville ». Qu'importe, c'est un lieu facile, un refuge agréable. Que se déchainent les événements et que passent les guerres, et que s'écrasent les générations... on ne pourra rien contre cette Vienne protégée par son inexistence ou plutôt par sa très réelle existence poétique. On fera au cinéma des œuvres fortes et puissantes, des œuvres âpres et violentes, des œuvres ricanantes... on fera toujours des valses et des opérettes. Cette semaine encore, sort à Marseille, dans deux salles à la fois (au Majestic et à l'Odéon) *Opérette*.

Le titre à lui seul, est déjà significatif, on ne dit plus « opérette viennoise » on dit « opérette » et cela suffit. On y voit les aventures d'un jeune musicien et d'une reine de l'opérette, on y voit des choses très graves puisqu'un théâtre brûle et qu'il y a des morts, que deux vies risquent d'être anéanties par un amour qui ne s'épanouit pas; que le mariage du musicien devenu célèbre metteur en scène pourrait être abimé par cette passion qui lui est parallèle. On y voit des choses aussi graves et sérieuses que la lutte des méthodes et des générations; certes on y voit tout cela, mais tout subit l'éternel mirage, tout cela est aimable, tout cela est enlevé au rythme facile de Strauss. L'émotion y est agréable, elle n'est plus là que pour raffiner le plaisir.

Après tout, peut être le cinéma a-t-il raison, et avec lui tous ceux qui lui ont fourni ses éléments d'informations, peut-être dans cette Vienne les gens étaient ainsi faits que toutes choses prenaient un air aimable. A force d'avoir des orchestres partout, d'être plus passionnés d'opérettes et de bals que nous ne le sommes de cinéma, peut être avaient-ils tous fini par savoir vivre, souffrir, penser, aimer et même mourir dans ce tourbillon ?

On aurait vu des choses plus impossibles que celle-là.

R. M. ARLAUD.

# Le Clipper est arrivé

(De notre correspondant particulier)

## Un Anniversaire de Famille.

On vient de fêter le dixième anniversaire du « Club de la Famille Hardy des Etats-Unis ». Tous les membres de la famille: Lewis Stone, Mickey Rooney, Fay Holden, etc... étaient présents. Et l'on parla du chemin parcouru depuis 1932.

George B. Seitz qui, à l'exception d'un seul film, fut le metteur en scène de Mickey dans tous les films Hardy, s'en réjouissait tout spécialement :

« Ce qui a fait le succès renouvelé de cette longue série, c'est, avec la parfaite distribution des rôles, son caractère de fidèle vérité. C'est une famille comme tant d'autres. Ils vivent comme vous et moi. Leurs soucis ressemblent aux nôtres. Mais si les personnages n'évaluaient pas, ils perdraient de leur réalité. Mickey aurait pu rester potache dans de nombreux films encore, mais il aurait peu à peu perdu de son intérêt. »

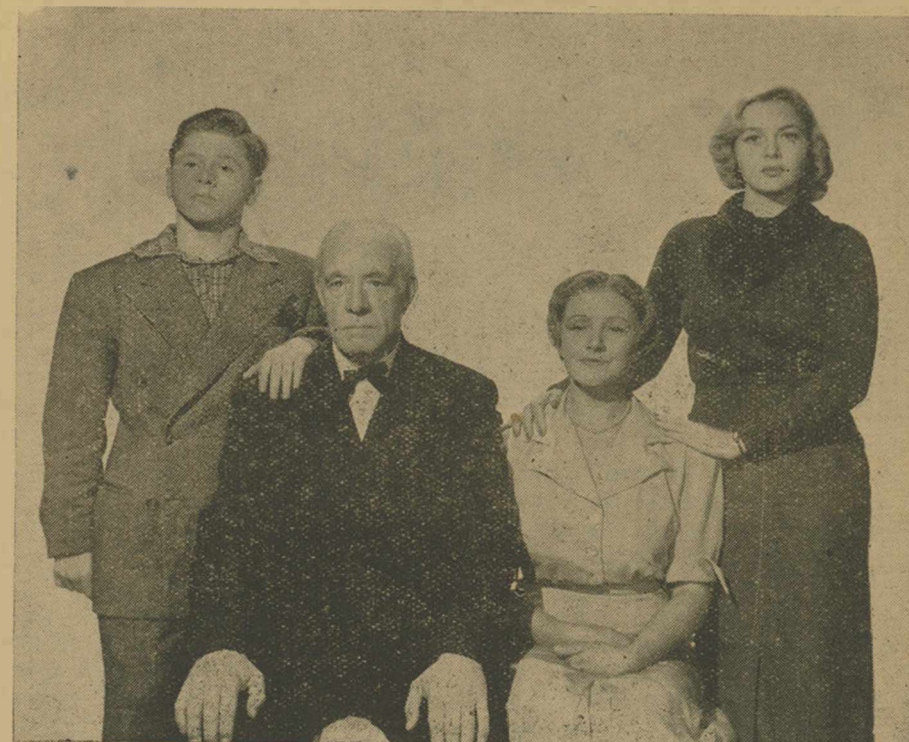
Et André Hardy a eu l'autorisation de devenir un jeune homme. Dans *La Secrétaire d'André Hardy*, il a subi un examen, dans *La Vie commence pour André Hardy*, il est à la recherche de son premier emploi. Dans son prochain film, dont le titre n'est pas encore divulgué, il suivra les conseils de son père et fera ses études de droit.

Avec cette évolution le drame est entré dans la vie d'André Hardy.

« Aucune vie n'est complète sans une pointe de tragédie, remarque Seitz. Et si une note sérieuse intervient dans l'existence mouvementée d'André, elle n'empêche pas l'humour. »

André Hardy, venu à New-York pour y faire connaissance avec la vie, cherche un job et il ne trouve pas, bien entendu. Il n'a plus le scu quand la chance va lui sourire enfin. Le camarade avec qui il partage sa chambre et qui est, lui aussi, sans situation et fauché, est tellement saisi quand il a trouvé une place qu'il en meurt d'émotion. C'est un nouvel acteur Ray Mc Donald, ex-danseur de music-hall qui tient ce rôle. Voilà pour le drame.

Mais il faut voir André Hardy raconter sa première journée de travail en s'évertuant à éblouir les gens et en faisant tout de travers. Voilà de l'humour et du meilleur.



La famille Hardy au grand complet. De gauche à droite : Mickey Rooney, Lewis Stone, Fay Holden et Cecilia Parker.

## De quoi faire rêver les Vendeuses...

Jean Crawford est plus fascinante que jamais dans *Il était une fois* qui termine une des saisons les plus actives de sa carrière.

A propos de celle-ci, la voici résumée en quelques chiffres :

Vendeuse de bonneterie (8 dollars par semaine).

Girl dans un Music-Hall de Broadway (25 dollars par semaine).

Modèle de photos publicitaires (75 dollars par semaine)

Championne de Charleston (75 dollars par semaine).

Film *Sally, Irène et Mary* (250 dollars par semaine)

Film *Grand Hôtel* (250 dollars par semaine)

*Our dancing daughters* (500 dollars par semaine).

Et maintenant (7.000 dollars par semaine).

Dire que si elle n'avait pas eu, au milieu d'un groupe de figurants, un petit accès de toux nerveuse, elle n'aurait pas attiré l'attention du metteur en scène. Et celui-ci ne lui aurait pas confié le petit rôle qui lui permit de devenir star.

## Double rôles.

Décidément, la mode ici est aux doubles rôles. C'est Spencer Tracy qui a commencé dans *Docteur Jekyll et Monsieur Hyde*, Nelson Eddy a continué dans *The Chocolate Soldier*, Greta Garbo, elle-même a cédé à cette tendance dans *Two-faced Woman* et Jeannette Mac Donald l'a imitée dans *Chagrin d'Amour*.

Mais la plus grande nouveauté du genre est Shirley Temple dans *Kathleen* où elle incarne à la fois une jeune orpheline malheureuse et la jeune fille heureuse de ses rêves. Elle se voit par exemple grande ve-

(Suite page 8)



« ...dans la vie, l'humanité et la vérité, nous ne fûmes jamais invités à contempler sous le nez des gens qui changeaient des carcasses passionnées. »

Il fut un temps où l'on se divertissait fort en lisant les journaux de Cinéma (je ne dis pas cela pour vexer les confrères, mais depuis hélas!) On avait des photos très drôles à regarder, par exemple : un monsieur à cheveux blancs, face carrée, lorgnon avec cet air à la fois de bourgmestre flamand et d'ancien champion de rugby qu'ont tous les hommes respectables en Amérique, mesurant jovialement le costume de bain d'une « flapper » ravissante dont les jambes étaient, elles, sans mesure dans la perfection. On voyait le même monsieur, ou un autre, ils se ressemblent tous, chronomé-



Mae West, qui offrit aux ligues de pudeur américaines une cible large, mais mouvante.

6

# LA JARRETELLE A PERPETUITÉ

par  
CLORINDE

trer la durée d'un baiser échangé entre deux jeunes demi-dieux entourés de serveurs hilares; enfin on voyait les effets de la vague de pudeur.

Et il y avait les anecdotes : les romans célèbres élagués, les feuilles de vigne mises aux situations dramatiques; Mae West — la femme au corset craquant — lynchée par les Ligues de Vertu, les yeux de Greta Garbo voilés de cils longs comme des palmes, les lèvres de Marlène Dietrich passées au bleu... Il y a toujours des gens spirituels. Comme ces gens spirituels aiment à dauber sur : 1° les grandes réussites; 2° ce qu'ils ne comprennent pas; 3° ce qu'ils ne savent pas, Hollywood fut une proie édue. « Ah ! Ah ! s'écrièrent les gens spirituels, on va en voir de joyeuses !... Les écrans vont sentir l'eau de rose à veus suffoquer ! »

Et puis ? Et puis les films américains ont continué, ils ont même fait de grands progrès en finesse, subtilité, esprit, tendresse. Ils se sont mis à scintiller d'idées neuves et ont jeté les gags à pleins paniers, tous plus charmants les uns que les autres. Tranchons le mot : ils ont nettement dépassé le stade du divertissement pour esclaves modestes selon la formule heureuse d'un acteur de théâtre.

Le vieux monsieur au centimètre et la dame de la Ligue de la Vertu avaient sans s'en



... des gens monumentaux se regarder dans le blanc d'un œil immense et palper d'une narine géante. »

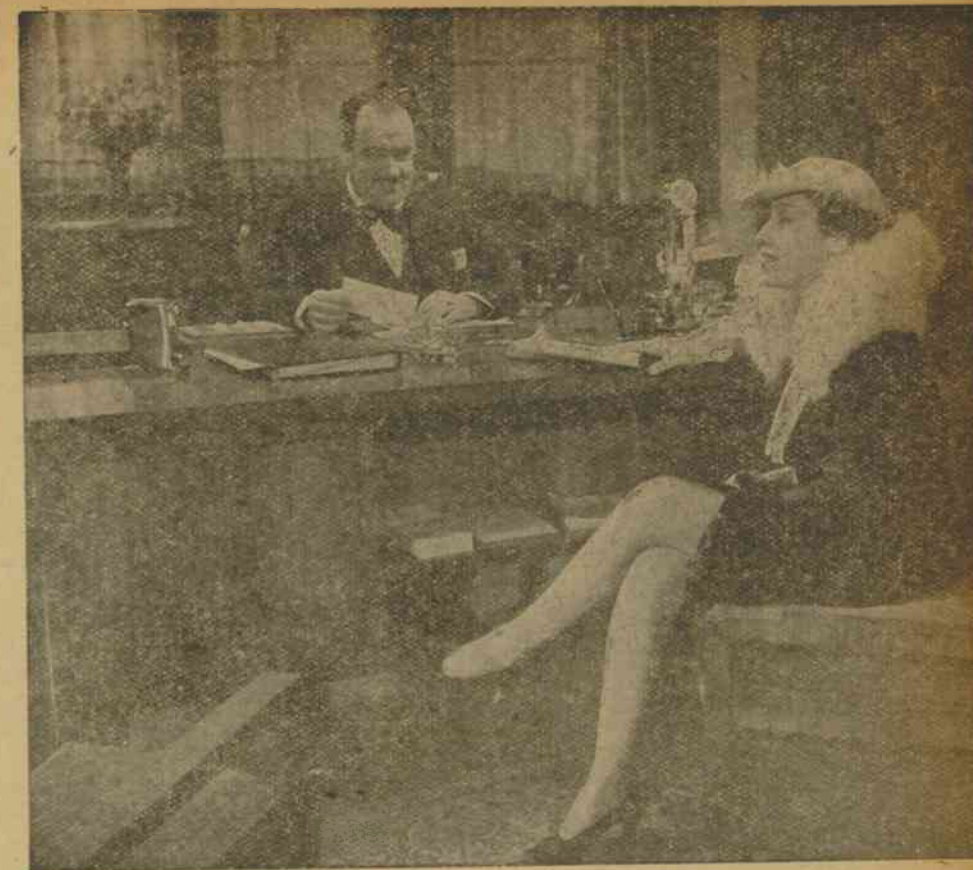
douter assurément, été les promoteurs d'une grande et salutaire révolution; ils avaient détaché la jarretelle et délivré la jambe ! Au lieu de se trainer sur des canapés gémissants, la Muse du Cinéma Américain s'élançait légère, sans entraves, vers les régions aérées de l'esprit et de la gaieté.

C'en est fini des engluements du Sex-Appaal et de la sensualité artificielle et obligatoire; les grues seront désormais libres de chanter comme des anges, les mauvais garçons de sauter par les portières des trains en marche, les amants pourront s'aimer avec humour et discrétion.

Fini la passion muette, lente, lourde et triste... (car rien n'est lugubre et cauchemardeux comme de voir des gens monumentaux se regarder dans le blanc d'un œil immense et palper d'une narine géante, au rythme des nageoires de la baleine).

La jarretelle, franchement, ce n'est pas

7



Il fut un temps, au cinéma, où tout était prétexte, pour une femme, à nous exhiber le haut de ses bas...

très drôle. Je ne suis pas très sûre, notez-le bien, en énonçant cette opinion, de penser, enviers et contre les sentiments de tout un chacun, et de m'envelopper dans le flatteur imperméable de l'isolement. Certainement aucun collégien n'osera me donner raison tout haut; il est persuadé que la torsion du derrière est la plus belle conquête du septième art et de la poésie camérasque et qu'une étreinte seccotina compliquée de mouvements reptatoires est le dernier mot du génie; que l'écran est un universel drap de lit et qui... ma foi, je m'arrête de crainte d'en trop dire... Mais ce même collégien, je le vois bien, moi, lorsque sur l'écran un avion s'élançait en vrombrissant vers des ruées traversées d'ombre et de lumière, lorsqu'un voilier se courbe tendrement vers la lame berceuse, lorsque des chevaux galopent, lorsque des jeunes filles rient, lorsqu'un beau coup de poing envoie à terre le méchant sur lequel s'écroulent les siphons et les dés pipés, je le vois, moi, le collégien qui s'anime soudain, éclate, renaît, respire, et bondit sur son strapontin. Il ne sait peut-être pas alors que son visage dans l'ombre de la salle s'illumine et redevient le visage du petit garçon bien portant qu'il fut jadis — lorsque l'air du temps était son élément — je le vois boire la vie et la santé à grands traits. Mais que surgisse une jarretelle et l'ombre se peuple de regards tendus, vaguement inquiets et tout retombe aux abîmes des perplexités, du trouble et de la mauvaise honte.

La jarretelle a ses défenseurs. Elle excite des professions de foi qui font très « vieux monsieur »; ce n'est pas que l'art voluptueux n'ait pas ses beautés, mais encore faut-il que le voluptueux se justifie par la réussite, la perfection, et surtout la rareté (cette forme exquise du tact). Le Magnificat du Petit Pantalon a été réalisé ce fut *L'Ange Bleu*. Mais si tous les genres ont produit leur chef-d'œuvre, il est cependant des genres qui ne peuvent sans péril se stabiliser en style. Le film d'horreur n'est pas non plus matière à extraire du quotidien et lui non plus ne souffre pas la médiocrité.

Et la vie ? objectera-t-on, et l'humanité

et la vérité ? Ouais, dans la vie, l'humanité et la vérité, nous ne fûmes jamais invités à contempler sous le nez des gens qui échangeaient des caresses passionnées. Creusons cette question, puisqu'elle nous creuse. Il est généralement pénible d'ouvrir une porte derrière laquelle des amoureux s'embrassent éperdument. Je ne sais qui a dit que le contact d'un autre être avait en soi quelque chose de répugnant. Le cinéma confirme cet avis. La terrible loupe de la caméra se double à présent d'une oreille plus terrible encore. Il y a peu de temps en voyant et écoutant *Remorques*, je constatais que les bruits mouillés d'une bouche qui chuchote des mots amoureux : « Je t'aime, j'ai peur pas t'oublier, j'ai peur de toi tout le temps » compliqués de l'essouffle-

ment dû à une étreinte prolongée, étaient particulièrement vilains.

Et pourquoi donc pour faire « humain » fait-on presque toujours « vulgaire » ? Cela est loin d'être flatteur si l'on songe... Non seulement on se sent indiscret, mais encore on se sent encanaillé.

Tout cela est ennuyeux, ennuyeux à périr. La jarretelle devient pompier, poucif, rasante. Ce n'est plus une jarretelle, c'est un scie, c'est un corbillard, c'est la corde au cou, le fil à la patte...

Faudra-t-il que nous en venions à réclamer une action énergique des Ligues de Vertu, une vague de Pudeur, des scrupules moraux pour que, paradoxalement, on s'amuse enfin au cinéma ?

... et les attractions foraines étaient parmi les meilleurs prétextes. Mais, au fait, ces temps sont-ils vraiment révolus ?



# BERNARD LANCRET

## n'aimait pas le Droit...

Les consignes de silence données par Continental-Film étant rigoureusement observées les portes du studio bien gardées — même la maman de la vedette ne peut pénétrer sur le plateau, m'a confié gentiment l'habilleuse, — on en était réduit ces jours derniers à imaginer ce qu'allait être cette *Fausse Maîtresse* dont André Cayatte a commencé, il y a quinze jours, la réalisation et qu'il soigne particulièrement puisqu'elle marque ses débuts dans la mise en scène.

Sachant que le scénario était né d'une nouvelle de Balzac, j'étais persuadée qu'il nous transporterait au début du siècle dernier, à l'époque charmante où le progrès n'avait pas remplacé la poésie. Le choix de ce que l'on a coutume d'appeler le jeune premier m'avait aussi sans doute influencée, et je voyais déjà parfaitement Bernard Lancret, le Schubert de *Sérénade* au visage doux et romantique, dans son nouveau et tendre personnage.

En fait, il était difficile de se tromper plus complètement.

Le film tourné à Billancourt est une histoire moderne, gaie, et un peu chantante en ce qui concerne la vedette féminine. Bernard Lancret n'aura pas de jabot de dentelle, mais il nous apparaîtra moins blond que d'habitude et portera moustache. Une moustache bien à lui qu'il gardera peut-être une fois les prises de vues terminées.

— Je trouve que cela vous vieillit un peu, hasardai-je timidement.

— C'est aussi mon avis, mais je trouve que cela fait viril et plus sérieux, me dit-il avec un air de contentement.

A l'instar de Paul Morand qui nous a décrit *L'homme pressé*, on pourrait surnommer Bernard Lancret *L'Homme occupé*, trop même à son gré et il aspire à se reposer un peu soit dans son tranquille appartement, soit mieux encore dans sa maison des environs de Paris où le téléphone seul peut venir le troubler. Ce moment viendra peut-être, mais l'itinéraire qu'il emprunte actuellement le plus souvent est celui qui mène des studios au théâtre où depuis un an et demi il joue *Hyménée*.

Qu'il fasse beau ou mauvais, la bicyclette lui sert de liaison. L'équipement seul varie. Parfois, comme aujourd'hui, il arrive au théâtre encapuchonné et ruisselant.

Tout en effectuant un des quatre chan-

gements de costumes que comporte son rôle il m'explique :

— Evidemment, il y a loin du temps où j'étais étudiant en droit, ce qui ne m'allait pas du tout, mais cadrait beaucoup mieux avec les goûts de ma famille. Moi, à ce moment-là, je ne pensais qu'au Conservatoire que j'ai quitté d'ailleurs sitôt après mon admission pour remplir mes contrats. Mais contrairement à ce que vous pensez, ma préférence ne va pas forcément aux amoureux historiques ou romantiques. Peut-être est-ce ma première interprétation du peintre Breughel dans *La Kermesse Héroïque* qui vous l'a fait croire, et tenez, bien que mon personnage ait été un peu sacrifié, j'ai beaucoup aimé *Histoire de rire*, et je serais très déçu si *La Fausse Maîtresse* n'était pas une amusante et bonne production.

Tout en mangeant un chocolat glacé, Bernard Lancret m'a donné petit à petit quelques aperçus du film dont les extérieurs auront lieu dans un mois à Perpignan. Puisent les sévères consignes s'être un peu re-



lâchées. C'est la grâce que je souhaite aux journalistes de la région en quête d'interviewes.

Françoise BARRE.

## Le Clipper est arrivé

(Suite de la page 5)

dette de music-hall, ce qui lui donne l'occasion d'exécuter son premier « grand » numéro de chant et de danse.

### Deux recettes...

Le meilleur coiffeur d'Hollywood, Sidney Guilaroff, qui a transformé la physionomie de Greta Garbo vous conseille de vous laver les cheveux avec votre shampoing habituel. Rincez-les ensuite à l'eau de citron additionnée de quelques gouttes d'eau de Cologne. C'est un moyen d'avoir les cheveux souples et légers. Après les avoir soigneusement séchés avec une serviette-éponge, installez-vous au soleil et brossez-les jusqu'à ce qu'ils soient complètement secs. C'est le secret de la chevelure soignée de beaucoup de nos plus belles stars.

©

Je vais encore vous dévoiler l'un des mystères des prises de vues : les tempêtes de grêle que vous admirez à l'écran comportent des ingrédients que vous ne devineriez pas : des oignons et du tapioca, par exemple. Ce

## LA CRITIQUE

### FIÈVRES.

N'ayant pas pris pour habitude de m'enthousiasmer sur Tino Rossi ni sur ce que le cinéma fit avec lui, je crois pouvoir dire que voici le meilleur film du populaire chanteur. Il est surtout agréable de constater que les raisons pour lesquelles on réalise « un Tino Rossi » n'ayant rien à voir avec l'art cinématographique, on s'est préoccupé aussi de faire un bon film.

Peur facile et sentimental qu'il soit, le scénario n'en conserve pas moins une excellente tenue et comporte toute une partie, celle qui met en jeu le ménage Dupray, d'une assez authentique valeur humaine. Pour n'être pas nouvelle, l'idée de faire débiter l'histoire par la fin, et surtout de la faire commencer dans un couvent où s'abrite, vieilli, le séduisant héros de l'histoire, a été utilisée avec une audace et une originalité certaines. La réalisation de Jean Delannoy est riche, solide, étoffée, et dans les scènes initiales du couvent, nous vaut quelques tableaux d'une réelle beauté. Le dialogue est inoffensif, et c'est ce que l'on pouvait attendre de mieux de M. Charles Méré.

Sans vouloir prétendre que Tino Rossi est devenu un grand acteur — il n'y aurait que les convaincus pour me croire et ils n'ont pas attendu après moi — il faut reconnaître que la bonne volonté dont il avait déjà fait montre, et la manière dont il semble avoir été dirigé, concourent ici à un résultat plus qu'honorable, d'autant mieux que, dans les scènes d'émotion, on a habilement su reporter le poids du jeu sur ses partenaires féminines. Il chante ici, assez pour ravir ses fervents, mais pas au point d'alourdir le film, des choses suffisamment variées (musique sacrée, opéra, aimables balancières) pour que chacun y trouve son compte. De ses trois partenaires, la meilleure, et de loin, est Madeleine Sologne, qui a su faire de la femme du chanteur un personnage émouvant sans rien de mélodramatique. Ginette Leclerc est une désirable garce, et on ne lui demandait pas autre chose. Jacqueline Delubac est correcte sans plus. Du côté masculin, Génin se détache dans le rôle de Louis. Louvigny, dans le personnage ingrat parce que trop classique de l'imprésario-ange-gardien, force trop ses effets, mais il ne laisse pas d'être sympathique. Lucien Galas a quelques bons mouvements de révolte. Les autres rôles sont en général bien tenus.

A. M.

### OPÉRA-MUSETTE.

Cela aurait pu être un film loufoque remarquable. René Lefèvre, qui n'a pas fini de nous étonner, avait trouvé là un sujet drôle, des situations imprévues, il en a fait une chose amusante, bourrée de qualités qu'une certaine demi-mesure a laissées dans l'ombre.

Un jour, un musicien ambulant, par suite

de circonstances originales, revêt l'identité d'un compositeur célèbre. La chose se passa au bord d'une rivière un après-midi d'été. Le compositeur, célèbre et beau garçon, se nommait Maxence Leroy, son humble confrère, accordéoniste doué, répondait au nom de Lampluche. Le premier avait décidé d'en finir avec l'existence, le second qui était homme simple et patient, empocha le portefeuille et la chanson que le cher maître lui légua et il continua sa route. Il paraît que les gens célèbres ont un je ne sais quoi révélateur qui appelle l'attention et les signale à l'admiration des simples mortels. Lampluche s'en aperçut vite. Très exactement lorsqu'un certain M. Honoré, auteur d'un opéra à la veille de sa première, vint lui demander de lui donner des leçons... C'est ici que l'aventure devint plus grave. Lampluche avait tout accepté, l'hospitalité d'Honoré, son estime, la direction de son orchestre et même l'amour de sa fille, lorsque Maxence Leroy revint chercher ses papiers... Cela n'alla pas sans mal, évidemment. Lampluche lui reprochait de ne pas s'être noyé et de n'avoir aucun esprit de suite. Ce qui au fond était parfaitement vrai. La comédie continua quelques temps encore et... Mais Jane était une bonne fille et tout finit par rentrer dans l'ordre.

Ce qu'on ne peut raconter, ce sont les gags dont l'histoire est prodigue, mais qui n'ont jamais été utilisés avec la cadence nécessaire et le rythme étonnant que nous ont révélés les films américains. Il y a, par exemple, les répétitions de l'Opéra avec Marcel

Vallée en Sicux tatoué et à l'orchestre Margarithis, rempli de bonne volonté, qui ne peut faire un geste sans démolir une partie de son instrument. Il y a la tête de la bonne qu'on a maquillée en négresse sans que personne lui indique le moyen de retrouver sa couleur primitive et qui pleure de toute son âme devant ses casseroles et qui maudit sincèrement les patrons. Ce ne sont là ni les plus drôles ni les plus significatifs, simplement ceux qui restent dans la mémoire au détriment d'autres, plus fouillés, mais moins bien mis en valeur.

René Lefèvre, qui est vraiment un type de cinéma apporte au film son interprétation qui est, comme toujours, touchante en ce sens qu'il nous apparaît comme une personnalité vraie et non comme un personnage talentueux, et son dialogue expressif, vivant, poétique, pareil à son image, avec cette rudesse, cette sincérité que les *Musiciens du Ciel* ont consacrés. Paulette Dubost, toujours la même, qui a ses admirateurs et enfin Saturnin Fabre qui est magnifique. Il entre dans son rôle avec une inconscience à peu près totale. Il lui apporte ses mains étonnantes, son timbre et sa diction inénarrables. Pourquoi détache-t-il un mot du texte et pourquoi enfle-t-il la voix soudain et sans que rien n'ait pu nous le faire prévoir ? On a l'impression qu'il joue tout seul dans le coin de l'écran qu'il s'est approprié une comédie apparemment drôle dont il est à la fois l'auteur, l'interprète et le spectateur.

Le pharmacien, c'est Marcel Vallée, le coiffeur, c'est Bussières, insinuant, jamais exagéré et dont *Nous les Gosses* nous avait offert la révélation. Mise en scène un peu figée de Claude Renoir et musique suggestive de George Auric.

G. G.



Paulette Dubost et René Lefèvre les deux héros frisés d'Opéra Musette.

## S'ADAPTER AU CLIMAT ...

(Suite de la page 3)



Heinrich George et Hilde Krahl dans une scène du Maître de Poste.

duit des *Lutte Héroïque* et des *Maître de poste* et dans le domaine plus spécial de la propagande, des *Juf Suss* et des *Président Krüger*... Pourtant, là-bas aussi, le cinéma est « dirigé ».

Je ne crois donc pas, même si certaines contraintes limitent les sujets et les situations que l'on pourrait traiter sur pellicule, même si le climat n'est pas particulièrement favorable à l'indépendance à tout prix, qu'il faille prendre cela pour excuse au manque d'imagination, au manque de hardiesse, au manque de bonne volonté de tant de producteurs, d'auteurs et de réalisateurs.



Frank Mc Hugh, Claire Trevor et Jack la Rue dans La Vallée des Géants.

Et il me plaît de me rappeler en terminant cette phrase — Bizet devait la connaître bien avant moi — cette phrase d'un grand pontife du journalisme s'adressant naguère à ses rédacteurs, alors que la censure venait d'être instaurée :

— Et maintenant, messieurs, il va nous falloir écrire avec beaucoup plus de talent ! »

Ceci est, à mon sens, également valable pour ceux qui écrivent sur pellicule.

A. de MASINI.

## NOTRE COUVERTURE

Louis Jourdan, de film en film, se taille sa place. Fort critiqué au début, il perfectionna son métier, il prit de l'assurance et l'on peut considérer que depuis, son rôle de Frédéric dans *Ariésienne* l'a classé, autant aux yeux des professionnels qu'à ceux du public. Absent des studios, en ce moment, — il est dans les camps de jeunesse — il vient de lui arriver une aventure unique dans les annales cinématographiques. Marc Allégret qui le voulait pour tenir le premier rôle d'*Histoire Comique* estime qu'il est tellement le personnage du film qu'il préfère interrompre les prises de vues pour attendre le retour du jeune acteur. Immédiatement après (on prétend même simultanément) Allégret terminera *La belle Aventure* avec Louis Jourdan. Dès la saison prochaine, Jourdan, avec son visage énergique, sera un des acteurs les plus marquants de notre écran.



Mercredi 27, les membres du Ciné-Club, tout au moins ceux que leurs obligations professionnelles ou leurs parents n'empêchent pas de sortir le soir, furent reçus par le Club des Amateurs Cinéastes de Provence, dans leur syndicat local du 46 de la Rue Varon.

Très aimablement reçus par l'actif président de ce groupement, M. Chabert, nous pûmes admirer l'agencement et la décoration de la petite salle, l'ordre et la netteté du laboratoire de développement et de tirage, le parfait agencement d'une cabine relativement vaste, qui permet la projection en tous formats et la sonorisation par pick-up double plateau.

La projection de films en 8, 9,5 et 16 m/m, en noir et en couleurs de genres très divers, permit aux néophytes d'apprécier les possibilités du Cinéma d'amateur.

Des contacts de cet ordre sont extrêmement intéressants et souhaitables, et nous pensons, puisque les aimables dirigeants des Amateurs cinéastes nous le proposent et pour peu que nos adhérents nous y encouragent, renouveler parfois cette visite.

Samedi dernier, nous avons reçu l'excellent artiste Fernand Fabre. Le manque de place nous oblige à renvoyer le compte-rendu de cette réunion à la semaine prochaine.

SAMEDI 6 MAI, à 17 h. 30, Réception-Surprise selon la formule habituelle. On est prié d'arriver à l'heure, par élémentaire déférence pour les visiteurs.

PERMANENCES les LUNDIS et MERCREDIS, en notre local, 45 Rue Sainte, de 18 heures à 19 heures 30. Tous renseignements y sont fournis et les demandes d'adhésions reçues.

## LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine  
Tél. : National 26-82  
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE  
Rédacteur en Chef : Charles FORD.  
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

## Abonnements 1

France : 1 an : 65 frs, 6 mois : 35 frs.

## Suisse :

Kursaal 25, Montreux :  
1 an : 10 frs suisses ; 6 mois : 6 frs ;  
le numéro : 30 centimes.

## Etranger U. P. :

1 an : 130 frs, 6 mois : 75 frs.

## Autres pays :

1 an : 160 frs, 6 mois : 85 frs.

43, bd de la Madeleine, Marseille  
(Chèques Postaux : A. de MASINI,  
C. C. 466-82)



## Nouvelles d'Allemagne

— On tourne un film sur la vie et les découvertes de Rudolf Diesel, inventeur du célèbre moteur. Le rôle du savant est interprété par Willy Birgel, celui de sa femme par Hilde Weissner. La mise en scène est de Gerhard Lamprecht.

— Dans les studios de Barrandov près de Prague, on réalise un film policier : *Le Dr Crippen à bord*. Le rôle principal est interprété par Rudolf Fernau. C'est la première fois que cet acteur joue un rôle de composition.

— Theo Linggen réalise *La Comédie de l'Amour* avec Magda Schneider, Lissi Waldmüller, Johannes Riemann, Rudolf Carl comme interprètes principaux. Theo Linggen joue également dans ce film.

— On a présenté *Sang Viennois*, un film tourné par Willy Forst d'après un scénario d'Ernest Marischka avec Maria Holst, Willy Fritsch, Hedwig Bleibiren, Hans Moser, Theo Linggen, Dorit Kreysler, Egon von Jordan, Teddy Bill, etc. Les prises de vues sont de l'opérateur tchèque Jan Stallich.



— Joë Stöckel, l'ancien athlète devenu metteur en scène, a tourné une comédie bavaroise *Le grand-père* vendu avec Joseph Eichkeim, Oskar Sima et Winnie Markus.

LES ASSURANCES FRANÇAISES  
Risques de toute nature  
DIRECTEUR PARTICULIER  
Maurice BATAILLARD  
81, rue Paradis, 81 - Marseille  
Tél. : D. 50-93

— Le dr. Goebbels a nommé l'acteur Paul Hartmann président de la Chambre des Spectacles du Reich.



Produits de Beauté

## NOUVELLES DE PARTOUT

— Maurice Escande, Juliette Malherbe et Marcel Pastou jouent en tournée dans la zone libre *Le Marquis de Priola* d'Henri Lavedan.

— Gaston Thierry et Léo de Gloanni commencent le montage de leur reportage *Un quart d'heure avec les équipages de la Flotte*. Ce documentaire avait été précédemment annoncé sous le titre *Les Ouvriers de la Mer*, titre qui a paru insuffisamment exact. Après *Un quart d'heure avec les équipages de la Flotte*, les mêmes réalisateurs entreprendront, pour les Films Impéria, un reportage sur le ravitaillement de la Métropole par l'Empire. Léo de Gloanni s'embarquera vers le 10 juin pour Dakar, en passant par l'Algérie et le Maroc.

— La Biennale de Venise aura lieu du 30 août au 14 septembre. On procédera à la distribution des prix habituels.

— Camilla Horn tourne le rôle principal d'un grand film italien dont les prises de vues ont lieu à Turin.

— Michèle Morgan a été reçue en audience privée par le Président Roosevelt et Madame Roosevelt, à la Maison Blanche.

— A Varsovie, les studios qui avaient été détruits lors du siège de la ville en septembre 1939, sont aujourd'hui reconstruits et vont reprendre leur activité.

— Françoise Rosay a fait une conférence au Conservatoire de Lausanne sur « Le Comédien moderne et les Arts Mécaniques ».

— En Turquie, on a présenté durant l'année écoulée 164 films de long métrage parmi lesquels il y avait 108 productions américaines, 17 films allemands, 10 français, 7 anglais et 7 italiens, 5 hongrois, 5 égyptiens, 3 jurés et une production grecque.

— Lily Pons a donné, à New-York, un concert au profit des prisonniers de guerre français.

CHIRURGIEN-DENTISTE  
2, Rue de la Darse  
Prix modérés  
Réparations en 3 heures  
Travaux Or, Acier, Vulcanite  
Assurances Sociales



— Dire que cela fait du cinéma avec une g... pareille !  
(Dessin de Saint Georges).

Georges GOIFFON et WARET  
31, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38-26  
SPÉCIALISÉS DANS LES CESSIONS DE CINEMAS

## PROBLÈME LINGUISTIQUE...

On tourne une scène d'*Histoire Comique*, la nouvelle production des Films Impéria.

Sur le plateau, en costumes 1900, Micheline Presle et Claude Dauphin, un personnage ayant l'aspect du photographe classique et armé d'un grand appareil ancien modèle entre en scène, et le dialogue se poursuit :

Claude Dauphin : « Quel est ce monsieur ? »

Micheline Presle : « C'est mon oncle Léopold. »

Voix impériale de Marc Allégret : « Coupez ! » — « Pourquoi, dit-il, à Micheline, as-tu dit Léopold. »

— « Mais comment voulez-vous que je dise autrement ? »

— « Cela se prononce comme cela s'écrit : Léopold, en faisant sonner légèrement le « d » final. »

— « Pardon, intervient Claude Dauphin, je connais la question, j'ai un oncle qui s'appelle Léopold et, dans ma famille, on ne l'a jamais nommé autrement que l'oncle Léopold ! »

— « Vraiment ? dit alors Marc Allégret sidéré, il s'agit donc d'une locution consacrée par l'usage... Je l'ignorais jusqu'ici... Micheline, tu peux dire Léopold... Enchaînons... »

Et vous, qui nous lisez, dites-vous Léopold ou Léopoli ?

## Une Grande Artiste...

L'autre dimanche avait lieu au stade de Marseille une grande manifestation artistique. On présentait le spectacle de plein-air *La Chevauchée de Jeanne d'Arc*. Il y avait 35.000 spectateurs qui regardaient de tous leurs yeux, mais qui n'entendaient pas beaucoup, car les haut-parleurs fonctionnaient très mal. Pas assez mal toutefois pour que les 35.000 personnes réunies n'aient entendu l'annonce du speaker :

— Mademoiselle Josette Day fait savoir à sa mère qu'elle l'attend à la tribune Jean Boulin !

Ce que c'est pratique tout de même d'être une grande artiste !



La ligne de 33 lettres, espaces au signes :

Demandes d'emploi : 4 frs.  
Autres rubriques : 7 fr. 50.

\*

A VIAGER OU COMPTANT  
VENDEZ : Immeubles, Villas, Propriétés, en les contenant à MAZEAU, 45, boulevard Longchamp (Tél. : N. 46-21), qui fera un réel effort publicitaire entièrement à ses frais pour vous obtenir l'offre la plus élevée.

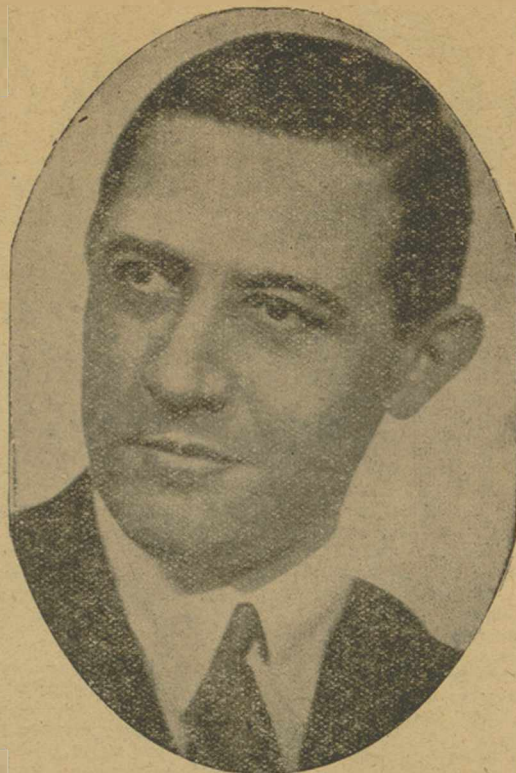
Livre d'Or de l'Activité Française dans le cadre de la Reconstruction Nationale  
LE GUIDE PROFESSIONNEL des PROVINCES FRANÇAISES  
REGROUPEMENT DES PROFESSIONS PAR REGIONS  
Editions « Ere Nouvelle » :  
21, AVENUE VICTOR HUGO, PARIS  
Province : 11, RUE PISANON  
Tél. : D. 70-91, MARSEILLE

## DU FOND DE

## NOS ALBUMS



CHRISTIANE DELYNE



GEORGES THILL



LUPE VELEZ



Tout le monde peut se tromper dans les légendes de clichés, nous-mêmes n'avons-nous pas publié récemment une photo de Ginette Leclerc avec une légende parlant de Madeleine Sologne ? Un collaborateur distrait n'a-t-il pas la semaine dernière laissé le nom de Pinocchio sous le personnage du savetier Gepetto ?

Mais Radio National va un peu fort quand il publie en couverture un grand cliché avec la légende

s suivante : « Serait-ce Jean Tissler un dimanche au coin de la rue ? Non, il s'agit tel d'un de ses films *Nous les gosses* ». Or la scène en question est tirée de *L'Enfer des Anges* et par-dessus le marché Jean Tissler... ne joue pas dans *Nous les Gosses* !

Les Cahiers du Film ont apporté dernièrement deux nouvelles sensationnelles. D'abord : « Viviane Romance et Danielle Darrieux viennent de signer, chacune de leur côté, un contrat pour un nouveau film et sont parties pour Berlin où elle doivent tourner ».

Rien de plus faux ! Comme tout le monde le sait, Viviane Romance et Danielle Darrieux sont allées à Berlin avec l'excursion des cinéastes français, mais il n'était pas question pour elles d'y tourner un film.

Deuxième information : « Corinne Luchaire qui avait abandonné l'écran depuis quelques mois, va partir pour l'Italie où elle sera la principale interprète d'une production italienne de la « Sen » qui aura pour titre *Abandonné* ».

Corinne Luchaire joue en effet dans ce film mais... il a été tourné avant la guerre et fut même présenté à la Biennale de Venise en 1939 !

Le Mot d'Ordre a publié une déclaration de Charles de Peyret-Chappuis sur son adaptation d'*Histoire Comique* que réalise Marc Allégret. Mais notre confrère a donné un grand titre : *L'auteur de « Frénésie » nous parle de ses débuts cinématographiques*. Or, ce ne sont nullement les débuts de cet auteur dans ce domaine précis-

qu'il avait déjà travaillé, avant la guerre, à l'adaptation cinématographique de *La Vierge Folle*. Il est vrai que pour moderniser le drame d'Henry Bataille, les auteurs, tels les trois mousquetaires, s'étaient mis à quatre : avec Charles de Peyret-Chappuis il y avait Jean Nohain, Maurice Diamant-Berger et Roger Vitrac.

Dimanche Illustré annonçait l'autre jour que Myrna Loy avait divorcé pour la troisième fois. Il ajoutait gravement qu'elle a même oublié le nom de son premier mari. Ça simplifie les recherches et c'est commode à expliquer. Pour second époux, il n'hésitait pas à désigner John Gilbert. On ne prête qu'aux riches, mais Myrna ne figure pas dans la collection féminine pourtant abondante de la « grande passion » de Greja Garbo.

Rectifions donc. Si on a dit que Myrna Loy avait été amoureuse de John Barrymore — encore un riche en aventures féminines — et si on a parlé de fiançailles avec l'acteur Barry Norton, sans aucune preuve d'ailleurs, on ne lui a connu qu'un seul mariage. Et malgré notre confrère « l'épouse modèle de l'écran » n'en est donc qu'à son premier divorce.

Le même confrère annonce :

« Les Américains viennent de découvrir *La Marraine de Charley*. Ce très ancien vaudeville de Maurice Ordonneau et Thomas Brandon, avait été porté, il y a sept ou huit ans, au cinéma français et avait obtenu un succès égal à celui de la pièce, c'est-à-dire immense. L'acteur Jack Benny va remplacer Lucien Baroux sur l'écran améri-

## le quart PESTRIN

(Eau Pétillante)

dans tous les Cafés

calin, et pour cela, il semble avoir copié fidèlement l'artiste français, jusqu'au cigare qui déchaîne le rire. »

Nous rappellerons que déjà vers 1925 on avait joué *La Marraine de Charley* qui fut un des plus gros succès de Sydney Chaplin, le frère de Charlot. Et il avait déjà le cigare... D'ailleurs, ce vaudeville appelé en Angleterre et en Amérique *Charlie's Aunt* est un succès populaire depuis de nombreuses années et les Américains sont loin de l'avoir découvert maintenant...

L'abondance des matières nous oblige à reporter à la semaine prochaine la rubrique « Avec nos Lecteurs. »

La plus importante  
Organisation Typographique  
du Sud-Est  
**MISTRAL**  
Imprimeur à CAVAILLON  
Téléphone 20.

Le Gérant: A. DE MABIN  
Impr. MISTRAL - CAVAILLON

84 RUE DE ROME  
ANGLE RUE MONTGRAND

**VENTE**  
TOUS  
BIJOUX  
BRILLANT-ARGENTERIE-ORFÈVRE  
HOROLOGERIE  
**DAVOS**  
84 RUE DE ROME  
MARSEILLE